Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 13 (1907)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller, 1756-1757
Autor: Ischer, Rudolf
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128329

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

J. G. Zimmermanns Briefe an Haller.

1756—1757.

Nach dem Manuskript der Stadtbibliothek Bern
herausgegeben von Dr. Rudolf Ischer.

Zu den folgenden 27 Briefen Zimmermanns sind nur 8 Antworten Hallers bei Bodemann erhalten, also sehr viele verloren, da der Briefwechsel ein durchaus regelmäßiger war. So fehlt auch Hallers Brief vom 25. August 1756; das zweite Datum bei Bodemann S. 48 ist falsch.

Weggelassen wurden in den folgenden Briefen außer beim ersten die Anfangs- und Schlußformeln, die rein medizinischen Stellen und die sich wiederholenden Reklamationen wegen Lieferung der Göttinger gelehrten Anzeigen.

80.
(Bern Bd. 50, Nr. 4).

Monsieur et très cher
et très honoré Patron.

Je felicite la patrie du parti que vous venés de prendre, je m'en felicite pour mon particulier infiniment, et peut-être aurois-je en quelques années d'ici l'honneur de vous en feliciter aussi.

Je vous suis infiniment redevable Monsieur de l'attention gracieuse que vous avés bien voulu preter à ce qu'on m'a fait dire en faveur de

M. F. notre Regent. Selon toutes les apparences il restera ici.

Je n'ai point cru vous faire un mauvaix compliment lorsque j'eus l'honneur de vous dire d'après M. F. que vous passiés pour très rigoureux, et je vois avec plaisir que je ne me suis point trompé.

On est obligé de laisser aller le monde comme il va, ne pourriés-vous pas faire autant avec la Republique? La perte est trop grande quand vos etudes, votre gaité meme souffre du trop de part que vous prenés aux affaires publiques. Un homme vertueux, un homme plein de lumière, un homme de tête est inutile dans une Republique à mon avis. Que gagne-t-on à s'opposer à un torrent?

M. *Ith* m'ecrit aussi qu'il est en pretention. Il craint fort le Seigneur Docteur Talivatsch *Noetiguer* Medecin Alpino-Athlentschien qui empoisonne son monde par des demipots d'esprit de Vitriol, davon alle Stunden eine halbe Tasse unvermischt einzunehmen.

Hilfer a toujours le dessus à Berne autant qu'il me paroit. Ses pretendues vocations pour l'Angleterre et l'Allemagne lui ont valu en moins de 24 heures une souscription de 400 Louisneufs pour quatre ans qu'il s'engage à rester à Berne. Vous savés Monsieur les dernieres paroles de Me *Tscharner* à M. Hilfer quelques heures avant sa mort: « Partés Charlatan, je ne puis plus vous voir! » Je vous prie en tout cas de ne point me nommer à coté de ce trait.

M. le conseiller *Füchslin* mon collegue dont j'ai eu quelques fois occasion de vous parler, vient me prier de recommender auprès de vous M. son fils qui est en pretention pour un Schulrath-Stipendium. Je ne scai pas pourquoi qu'on vient chés moi pour de pareilles raisons, je ne parle ni de patrons, ni de protecteurs à qui que ce soit, et je suis toujours faché quand il me faut abuser de vos bontés. Cependant je serois infiniment charmé par bien des raisons, si ma pauvre intercession pourroit attirer quelque avantage à M. Füchslin auprès de vous qui assurement feroit un très bon usage de la grace qu'il demande. C'est un jeune homme qui a l'esprit fort eveillé, très actif et très capable de tout ce que son etat exige. Il doit avoir fait de bonnes etudes, je l'ai entendu precher au printems 1752 et souvent du depuis avec beaucoup de facilité, et je scais que pendant un long sejour qu'il a fait ici en dernier lieu, il a très bien employé son tems. S'il etoit assés heureux Monsieur de gagner par lui-même vos bonnes graces, je crois que son succès seroit certain.

J'apprends avec beaucoup de chagrin que vous avés des desagréemens très considerables de la part de M. H(aller) de B(ur)e. Je souhaite que tout puisse s'acheminer enfin pour votre contentement et le vrai bonheur de votre chere famille. J'ai l'honneur de me dire Monsieur et très cher et très honoré Patron Votre très humble et très obeissant serviteur

Zimmermann M. D.

Brugg ce 16 Janv. 1756.

81.
(Bern Bd. 50, Nr. 13).

Brugg ce 7 Fevrier 1756.

Je vous suis sensiblement obligé de ce que vous n'avés pas pris en mauvaise part ce que j'ai eu l'honneur de vous dire en faveur de M. Füchslin le nouveau candidat.

J'ai pris l'eté passé la liberté de vous recommender M. *Stapfer,* mon ami, et vous m'avés fait la grace de faire quelques demarches en sa faveur. Ce sermon que je vous prie d'accepter de ma part dont il est l'auteur, me justifiera auprès de vous ou me condamnera.

Je vous felicite très cordialement de l'etablissement d'une maison d'education. Si nous autres provinciaux (Ausburger im odiosen Stylus) meprisés et detestés dans la capitale, y avions aussi quelque part, je suis persuadé que vous en tireriés de bien jolies sommes. Mais il ne sera pas question de faire quelque bien à des gens que la plupart des Bernois, habiles politiques! aimeroient mieux voir transir de faim et de misère a genou aux portes de leurs hopitaux.

M. Hilfer devient per cædes et mortes clarus. Cela n'empeche pas qu'il n'aie toujours le dessus à Berne. Si vos medecins le surpassoient autant en habileté qu'ils le surpassent par leur grossiereté, je suis persuadé qu'ils gagneroient facilement le dessus.

Je suis obligé pour une blessure reçue d'un cheval de rester depuis 15 jours à la maison. La pratique va également, on vient chés moi,

et je ne prépare pas moins les remedes necessaires. Mes affaires medicinales sont en très bon train, de toute façon.

J'ai fait encore des vers que je prends la liberté de vous offrir.

Zimmermann Dr.

82.
(Bern Bd. 50, Nr. 16).

J'etois infiniment charmé d'apprendre d'aussi bonnes nouvelles par rapport à la santé de M. votre fils, notre inquietude a bien eté calmée de la façon du monde la plus agreable. Vous avés fait là une cure merveilleuse, et vous m'obligeriés infiniment Monsieur, si vous me vouliés bien communiquer en détail la méthode qui vous a si bien reussi.

Quand je me suis plaint des mauvaises intentions qu'on montre generalement à Berne contre les gens du pays, je n'ai parlé que d'après une experience bien souvent reiterée, helas je n'ai que trop souvent entendu ces cris contre les Ausburger qui non seulement font la honte d'un etat, mais de l'humanité même. Pardonnés-moi après cela si je m'exprime sur de pareilles matieres avec vivacité, dans un pays libre il est permis de parler *pro patria*. Il y a longtems Monsieur que vous m'avés temoigné des sentimens bien differents de ceux que j'attribuerai sans peine à $^2/_3$ de vos citoyens. Dès mon entrée dans Gottingue j'ai scu confondre les personnes dans la patrie qui croioient que je serois moins bien reçu de vous parceque je n'avois pas le

bonheur d'être né dans la capitale. Les demarches que vous venés de faire en faveur des villes municipales ne confirment que trop ce que j'ai avancé dans ce tems là.

Quand j'ai critiqué vos medecins, j'ai cru le faire dans une lettre à une personne qui surement ne me procurera pas des ennemis. Cependant vous croyés que mon sort sera d'en avoir. Je vous comprends peutêtre. Il s'agissoit dans votre reflexion salutaire de toute autre chose que de la grossiereté imputée aux medecins de votre ville, il s'agissoit de traits lancés contre les grands, les magistrats, les hypocrites, les poetes, les malades, les savans, les jeunes, les vieux, les prêtres etc. etc. dans un certain poeme. Helas qu'ai-je fait que suivre exactement le sens de l'ecriture sainte quand elle dit: Herr gehe nicht ins Gericht mit deinem Knecht; denn vor dir ist kein Lebendiger gerecht? Ces pauvres vers devoient simplement être une paraphrase de ce passage.

M. *Herrenschwand* couchera dans la poussiere plus d'un messager d'Esculape. Pardonnés-moi un peu de rancune contre ces messieurs qui m'ont persecuté autrefois à Berne et qui l'ont fait bien souvent depuis mon absence. —

Entre les reponses opposées aux *Gottschediens* je ne connois que le Ragout à la mode et Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen. Faites-moi le plaisir Monsieur de me nommer le reste. Je vois qu'on parle souvent dans les ecrits de ces mess. d'un journal de *Lessing* que je ne connois pas, et dont je voudrois bien avoir une idée.

Il y a page 390 der freymüthigen Nachrichten von 1755 un extrait fort equitable de votre vie tiré des gazettes de Francfort. Je serois charmé Monsieur si vous voulés prendre la peine de le lire, pour vous faire voir que cet homme dont j'ai parlé à la fin de ma preface est actuellement trouvé. J'attend avec impatience la turlupinade que Gottsched m'aura preparé in dem neuesten, il faut avouer qu'il aura beau jeu. Je suis veritablement ridicule dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que ne m'avés-vous rayé Monsieur ces passages poetiques? Un belesprit de Zuric partisan de M. Bodmer, M. *Schulthess* si je ne me trompe que vous avés vu à Gottingue, vient d'ouvrir la carriere contre moi, mais le tout est renfermé dans une ligne: il est question (freymüthig. Nachr. 1756 p. 30) de rehabiliter M. Werthmüller dans l'honneur d'être auteur des 4 Stuffen des menschlichen Alters qu'on avoit attribué dans un autre article du même journal à M. Oltrochi. Dieser, sagt der Critikus, war nur der Übersetzer der Schrift, die einen unserer würdigsten Staatsmänner zum Verfasser hat, und Zimmermann, der Panegyrikus des Herrn von Haller hat seinen Namen laut genannt etc.

M. *Wieland* vient d'ecrire à M. Stapfer (qui de sa vie n'a eté en relation avec lui) une lettre des plus pathetiques sur le sermon de sa façon qui vient de paroitre. Il en parle avec le plus fort enthousiasme. J'ai lieu de croire Monsieur que vous pensés là dessus d'une façon bien differente.

Brugg, ce 21 Fevr. 1756.

Zimmermann M. D.

83.

(Bern Bd. 50, Nr. 17).

Je prends la liberté de vous repondre sur le champ parceque je prevois plusieurs voyages et autres distractions. —

Je tacheroi Monsieur de profiter de votre conseil et de me moderer sur les critiques. Je vous avouerois naturellement ce que c'est que la situation de mon esprit. Je jouis par la grace de Dieu d'une santé parfaite, je vois fort peu de monde, et je ne sors de ma chambre à moins qu'on ne me demande pour un malade. La santé me donne de la vivacité ou plutot de l'etourderie, le manque de commerce de la mechanceté et de la misanthropie. La premiere se manifeste dans le badinage, les lettres à mes amis par ex., la seconde dans le serieux, ce qui est destiné pour la presse.

Vous n'avés que trop raison d'appeller cette guerre poetique incivile. Je viens de lire Ankündigung einer Dunciade, de ma vie je n'ai entendu un homme comme cela! mais en me choquant sans cesse, il m'a fait crever de rire. Cet auteur là est furieux, car surement il n'a pas voulu se moquer simplement aux depens de Gottsched. Nous verrons, je suis persuadé, qu'on en viendra aux mains à la fin. Helas que ne nous touchons pas ce *(sic!)* periode!

Je vous felicite sans cesse des succès de votre etablissement. Car c'est ainsi qu'on doit appeller le Waysenhaus.

Vous a-t-on parlé du titre pompeux et hyperbolique d'un ouvrage que M. le Dr. Langhans va publier? Lehre der Europäischen Arzneygelehrtheit, auf den Schweizerischen Horizont gerichtet.

Si les gazettes de Gottingue qui doivent arriver pour moi ne vont pas plus loin que la fin de l'année 1755, je m'arreterai là. Je n'en suis plus l'admirateur comme je l'etois depuis 1747 jusqu'en 1751. M. Scheid et d'autres P — y dominent trop et vous M. vous y paroissés trop rarement.

Je suis veritablement faché que M. Michaelis ait quitté la S. R. Qu'est-ce qui peut l'y avoir engagé?

Oserois-je vous demander M. si vous tiendrés desormais à Gottingue comme par le passé? et surtout quels sont vos travaux litteraires d'apresent? Je crains toujours que la Republique ne vous fasse faire une infidelité aux Muses.

Dans ce moment je reçois de la part de M. le chanoine *Gessner* une dissertation de sa façon: De petrificatorum variis originibus præcipuarum telluris motionum testibus. Fevrier 1756.

Avés-vous Monsieur les melanges de litterature et de philosophie de M. *d'Alembert?* J'ai une envie extreme de les lire, et je ne puis les trouver ni à Zuric, ni à Fribourg, ni à Geneve.

Brugg ce 26 Fevrier 1756.

Zimmermann M. D.

84.

(Bern Bd. 50, Nr. 25).

Si j'etois capable d'envier le bonheur de la personne du monde que j'aime le plus, j'envierai

celui de ma femme qui vous verroit le jour que vous recevrois cette lettre. Peutêtre que cet avantage ne m'est plus reservé dans cette vie.

J'ai vu mourir M. *Morloth* de Castellen abimé par les debauches d'une peripneumonie pour laquelle on m'a appellé le sixieme jour de la maladie, M. Füchslin l'ayant traité auparavant.

Qui est-ce qui sera secretaire de la S. R. à la place de M. Michaelis? Vous tenés sans doute à cette academie comme par le passé.

Quelqu'un qui me parla dans une lettre que j'ai reçu dernierement, de M. *Werlhof*, en parla comme d'un homme mort. Il me semble que vous m'en auriés dit quelque chose Monsieur, si cela etoit vrai.

J'ai reçu vos opuscules jusqu'à la page 392. J'ai lu et relu avec admiration la dedicace à M. de *Bonstetten*, c'est le plus beau morceau qu'on puisse voir. Il me semble que votre Prose y est plus poetique que jamais. Cela me console un peu d'un defaut que je me suis souvent reproché à moi-même. Tout le monde se recrie contre l'horreur de l'impression. Je suis sur et certain qu'on reimprimera ce livre en Allemagne par cette raison là. Il y a après cela tant de fautes que cela engageroit de plus à le faire.

Oserois-je vous prier Monsieur de me procurer vos deux memoires sur l'irritab. et le mouv. du sang qui viennent de paroitre, en disant à Bousquet que c'est sur le conte de celui qui a fait la traduction de Muhlmann?

Vous tirerois apparemment sur plusieurs baillages à Paque. Castellen est plus considerable qu'on croit, à ce qui m'a dit M. *Effinger* de Wildegg le père. Il doit avoir valu 10000 Livres par an à M. Morloth. On y a fort peu à faire et vous auriés là des chambres pour placer une dixaine de mille volumes sans le moindre embarras.

Brugg ce 22 Mars 1756.

Zimmermann.

85.

(Bern Bd. 50, Nr. 30).

J'etois très mortifié d'apprendre que vous aviés la goutte. Assurement ce n'est pas par vos pechés que vous l'avés merité.

M. Bousquet n'a rien envoyé à Me Meley. Il lui appartient bien d'être chiche avec ses copies. Je n'ai point traduit Muhlmann pour donner à M. Bousquet une marque de mon devouement. Je me serois fort bien passé de traduire ce Muhlmann et ses pieces qui sont entré dans le recueil de vos ouvrages, si vous ne l'aviés souhaité d'un coté, et si de l'autre M. Jenner ne m'eut pas ecrit en votre nom Monsieur que ma peine me sera payée. Une traduction ne mene absolument à rien qu'à un peu d'argent, un traducteur de Pockocke (?) pourroit être un grand sot s'il n'avoit fait autre chose. Mais il est desagreable de passer pour un auteur à gage pendant qu'on n'est point payé de son travail.

Il paroit que la S. R. de Gottingue sera peu à peu une colonie que M. *Gesner* peuplera. Ce seigneur *Hamberger* m'a toujours eu la

fisionomie *(sic!)* d'un grand genie, si le genie consiste à amasser des passages des anciens auteurs, sur quelques bagatelles indignes de l'attention des modernes.

Le prix d'un Saum de vin de Castellen est de 14 à 15 gouldes. M. Morloth a vendu le sien l'an 1753 pour 11 gouldes, on en vend aussi quelquefois pour 24 et souvent pour 18 et 20 surtout le rouge qui est excellent.

Un Malter de blé se vend pour 8 à 10 gouldes, actuellement le prix est à 8, mais on en tire moins de Kernen à proportion cette année.

Un Viertel Kernen se vend à 18 à 20 et quelquefois à 30 baches.

Un homme qui a eu entre ses mains les ecrits de M. Morloth assure que l'année 1755 lui a valu 14000 livres. M. *Tribolet* fils du Landschreiber que j'ai consulté sur tout cela m'a assuré qu'il prendroit ce baillage à ferme année pour année pour 10000 Livres. M. *Effinger* de Wildegg peut vous dire que les revenus en ont eté porté à 17000 Livres. M. Tribolet a donné sur tout cela nouvellement un memoire à M. *Ditlinguer* de Wildenstein qui l'a demandé pour un de ses amis, mais peutêtre en fera-t-il mystère ou veut faire passer ce baillage pour moins lucratif qu'il n'est pour empecher le nombre des pretendants.

Je suis bien faché de la mort de Me *Darjes* et je fais de tout mon cœur mon compliment de condoleance à Me votre Epouse.

Ma femme se loue infiniment de la façon gracieuse et charmante avec laquelle l'a reçu Me votre Epouse. Mais j'etois faché de ce qu'elle n'avoit pas eu l'honneur de vous voir aussi. Je lui ai dit de vous faire une visite Monsieur près de votre lit.

Ma femme m'ecrit que l'histoire de votre vie est defendue à Berne. Je lui reponds: N'en croyés rien.

Je fais bien des vœux pour votre retablissement ayant l'honneur de me dire etc.

Brugg ce 7 Avril 1756.

Zimmermann Dr M.

Le 8 Avril.

Je viens de recevoir une lettre de ma femme; elle me dit qu'elle a eu le bonheur de vous voir et que vous la reçutes Monsieur avec une bonté et une amitié qu'elle n'oubliera de sa vie. Cela me fait un bien grand plaisir et je vous ai mille et mille obligations des attentions que vous daignés avoir pour nous.

Vous avés eu la bonté Monsieur de demander si j'etois content? Oui par la grace de Dieu je le suis et je le suis plus que jamais. Tout ce qui me donne quelque degout de tems en tems, c'est la petitesse d'esprit excessive of my citizens, mais ce ne sont pas des chagrins. La pratique qui donne tant de chagrins à Berne et qui traine tant de desagreements avec soi, n'en a presque point pour moi ici. Je ne me flatte pas d'être plus heureux dans mes cures qu'un autre, je ne

crois pas qu'on soit sur cet article là plus sage ici qu'ailleurs, mais pourtant la chose est-elle vraie. —

Voulés-vous être aux prises avec Gottsched pour avoir fait entrer une certaine note dans vos opuscules où il est appellé Leipziger Sprachlehrer? Et cette autre note qui precede celle-ci fait un contraste singulier quand on suppose qu'elle vient de votre part. Il me semble que l'un et l'autre auroit dû être rayé.

86.

(Bern Bd. 50, Nr. 33).

Les affaires vont bien que vous êtes du moins en état d'ecrire. Je souhaite de tout mon cœur que vous soyés entierement retabli au plutot.

Je crains très fort que Castele ne soit pas un baillage digne de vous. M. Tribolet me dit qu'il vaut année commune frais faits 10000 L., mais on n'entend ici que ce qui regarde la culture des terres, et point la subsistance du baillif. Mais comme j'ai eu l'honneur de vous dire on a vu monter les revenus jusqu'à 14000 jusqu'à 17000 L. Les frais de la culture pour les vignes par ex. sont de 1000 L. par an. L. L. E. E. ont quelquefois fait une gratification de 100 Crones à cet egard là.

La moitié des 10000 Liv. sont presque des revenus fixes. Le reste change.

On ne peut pas juger exactement des revenus par les contes. Souverains Mess. les baillifs

ne se croyent pas obligé de dire aussi rigoureusement la verité. Tel revenu est de 70 ou 75 Malter Korn, ils mettent dans les contes 25. C'est que M. Tribolet me dit. Après cela il y a bien des choses dont ils ne disent rien du tout.

J'ai reçu aujourd'hui les memoires sur l'irritabilité. Ma femme m'ecrit que vous lui aviés dit Monsieur que M. *Tissot* me les envoyoit, je crois qu'elle s'est trompée. C'est un bien beau recueil, et tout ce que l'on peut voir de plus parfait. Il seroit à souhaiter qu'il devint le modele de tous les ouvrages de Physique experimentale de Medecine et autres de ce genre là.

Je ne scai Monsieur ce que je puis avoir dit de trop fort à l'occasion de ces traductions. D'abord il ne s'agissait aucunement de dire la moindre chose contre vous. Mais voici sincerement ce que j'ai pensé lorsque j'eus l'honneur de vous ecrire. Il me sembloit que M. Bousquet ne devoit pas faire tant de complimens pour un exemplaire que je jugeai de la valeur de 10 baches à peu près ne sachant pas que l'edition etoit si propre et ornée de tant d'additions. Le reste etoit pour M. v. f– e qui paroissoit oublier tranquillement que j'avois negligé pendant quelque tems mes affaires en faveur des traductions que vous me demandiés pour lui. Je suis très content si M. Bousquet veut me donner encore le 2. volume de ces memoires. Mais pourquoi dire de pareilles choses? pourquoi ne pas se taire noblement? et ne point montrer qu'on est sen-

sible à un peu d'argent? Respondetur, j'avois l'honneur de parler à un savant! et ces Messieurs sont trop souvent dans les regions superieures pour penser à ces petitesses qui se font ici-bas. Ainsi ma foi il faut parler quand on veut parvenir à quelque chose ou y renoncer. Le language du monde est bien different, et malheureusement je ne l'ignore pas d'ailleurs. Helas ce n'est que trop souvent que je n'ai pas appellé un chat un chat, et *Blauner* un charlatan! Si après cette explication j'ai encore besoin d'absolution, je vous prierois très humblement Monsieur en me confessant tant qui vous plaira de me la procurer.

Ma femme est trop heureuse Monsieur d'avoir eu le bonheur de vous plaire. Je puis vous assurer par contre qu'elle oublieroit l'univers pour vous. Ceci n'est-il pas trop fort aussi? Mais je me garderai certainement bien de le dire à qui que ce soit qu'à vous.

Ces notes sont bien de moi dans les opuscules, j'ai scu prudemment changer celle qui regarde Gottsched et les Allemands dans l'histoire de votre vie. Mais on a tiré la copie d'après les Vermischte Schriften, on l'attribuera toujours à vous quoiqu'à tort, et je ne voudrois pas non plus que cela fut mis sur mon conte.

Ayés la bonté Monsieur de me dire qui est celui de tous les auteurs qui a le mieux decrit le Friesel.

Ne scauriés-vous pas m'indiquer Monsieur quelque beau passage d'un poete Latin, Anglois,

François ou Allemand qu'on pourroit appliquer à la desolation de Lisbonne? Vous m'obligeriés infiniment de m'en chercher un dans ce recueil immense qui se trouve dans vous-même.

M. *Wieland* ecrit toujours de belles pieces, il vient de donner Betrachtungen über den Menschen.

Brugg ce 11 Avril 1756.

Zimmermann M. Dr.

Je suis souvent scandalisé d'entendre que la maison pour les orphelins ne sera vouée à la fin qu'aux enfans trouvés. Je ne reponds pas à de pareilles sottises, mais il me paroit qu'il seroit digne de ce projet de le rendre public. J'ai entre les mains une copie de votre plan que je n'ai encore montré à qui que ce soit et je me garderai bien d'en faire un autre usage.

87.

(Bern Bd. 50, Nr. 37).

Me Meley et ma femme sont arrivé ici en très bonne santé. Elles se louent infiniment des egards qu'on a eu pour elles dans votre maison, mais je ne trouve pas qu'elles puissent se louer de tout le monde de même.

Je suis très mortifié de voir combien le sort s'est joué de vous en dernier lieu; on me dit que vous avés tiré sur tous les baillages à l'exception de Buchsee. Il faut esperer que la Providence vous reserve quelque chose de mieux, ne fût-ce que Königsfelden.

L'election de M. *Fellenberg* m'a fait un très grand plaisir, voici ce qu'il me repond en partie

à ma lettre de felicitation. „Ich kann mich nicht enthalten, ihnen auch zu verdeuten, wie sehr mich freue, daß diese Begebenheit vermittelst der gesegneten Hand eines lieben Freundes Ms. g. H. Hofraths Haller von der göttlichen Vorsehung dirigirt worden, welcher ohne einigen Vorsatz dahin meinerseits noch dermalen zu aspiriren, das Glück durch seine nomination für mich hat tentiren wollen, und es wider Vermuthen so wohl getroffen hat."

Les maladies s'en vont peu à peu parmi nous avec le mauvaix tems, je suis charmé de pouvoir penser un peu à autre chose aussi.

M. *Tscharner* m'a fait le plaisir de m'envoyer son histoire, vous l'aurés lu sans doute Monsieur. Je ne scai pas si j'oserai vous en demander votre sentiment?

Il y a deux de mes concitoyens dans l'election pour la chaire de Theologie. L'un ne voudra pas changer une pension de 1000 Ecus contre une de 1000 Livres, pour l'autre je crois qu'il meriteroit à tous egards d'etre consideré de L. L. E. E.

Brugg ce 8 May 1756.

Zimmermann M. D.

88.

(Bern Bd. 50, Nr. 49).

Il y a six semaines que je contai d'un jour de poste à l'autre de pouvoir vous envoyer quelques bagatelles de ma façon que j'avois remis à mon libraire. Sa lenteur me tue, il est tems que je rompe mon silence.

Vous êtes de retour de Lausanne où apparemment vous aurés eu quelque agréement. Je suis fort curieux de savoir si vous avés eu occasion de voir M. de *Voltaire* qui sans doute aura eu une envie extreme de s'entretenir avec vous.

Je connois un jeune homme de 15 ans, parfaitement bien elevé, joli en toute façon qui a un gout decidé pour la botanique et outre cela de l'esprit et de fort bonnes etudes dont le pere M. le ministre *Ehrhard* de Holderbank seroit infiniment charmé s'il pouvoit avoir le bonheur d'être quelquefois avec vous, soit dans les courses de botanique, soit pour vous aider dans vos dissections, experiences etc. Il le mettroit en pension à Berne.

Me *Rodt* a dit à ma femme que vous aviés songé aux bains de Schinznacht pour retablir apparemment vos nerfs de ce qu'ils ont souffert pendant votre accès de goutte. Je me flatte qu'ils vous feroient du bien. M. *Wepfer* medecin celebre a fait beaucoup de cas des vertus que ces eaux ont manifesté precisement dans ce cas là. Il s'en est servi lui même avec succés comme j'ai vu. Elles fortifient les nerfs considerablement, c'est sans contestation, j'en vois tous les jours des exemples.

Hier M. *Tissot* me fit present de vos 2 memoires sur le mouvement du sang. Il me sembloit d'après les acclamations de l'Europe entiere que vous deviés avoir atteint votre non plus ultra dans la vaste carriere des sciences, mais je vois

que vous y marchés à pas de géant sans avoir jamais discontinué. J'ai un presentiment secret que le public mettra ces derniers memoires encore au dessus de ceux sur l'irritabilité.

Vous avés fait des vers à la memoire de Me *Darjes*, voudriés-vous bien Monsieur m'en procurer une copie? Ces sortes d'ouvrages m'interessent plus que jamais.

On annonce dans les papiers publics une description françoise et allemande de l'isle de Minorca; ce sera sans doute celle de *Cleghorn*, ne l'auriés-vous pas fait traduire par hazard?

La ville de Berne est depuis longtems comme disparue pour moi. Je n'y entretiens plus des liaisons parceque le peu d'amis que j'y avois m'ont quitté les premiers. Ceux-ci s'amusent encore quelquefois sur mon conte chés eux. Je puis en faire pire, si bon me semble. J'ai eu par contre l'avantage de faire la connaissance de plusieurs de vos collegues, savoir Mess. *Sturler* de Thoune, de Berthoud, M. le colonel Sturler, M. *Jenner* Stiftsschaffner, qui m'a fait bien des politesses malgré la vie de M. de Haller. J'ai eu l'honneur de voir au chateau de Lenzbourg où je suis appellé quelquefois M. le banderet *Tscharner* et je ne manquerai point de faire assiduement ma cour aux seigneurs deputés quand ils seront de retour à Bade.

Je me souviens Monsieur que vous ne fassiés autrefois que très peu de cas de la Logique et de la Metaphysique. J'ai eu occasion d'en dire

mon sentiment il y a quelque tems et je voudrois bien retoucher ceci d'après vos idées. La Logique ai-je dit est pour les sots, on peut s'en passer avec très peu de genie. La poetique ne formera jamais un Homere, la rhetorique ne fera jamais naître un Ciceron. J'ai repeté les raisons de M. *Warburton* qui se trouvent dans son Julian etc. etc. Faites-moi la grace de me donner part de vos sentimens sur ces matieres. Il faut que vous ayés toutes sortes de disciples.

Vous avés dit dans un extrait des observations on the inhabitants etc. made by J. *Bartram* in his travels from Pennsylvania to Onondaga etc. G. Z. 1752 p. 131: H. B. hat von einem Indianer sehr ernsthaft und harmonisch einen Gesang an den großen Geist absingen gehört. Cette idée m'a plu, j'ai crayonné en dernier lieu cet hymne, mais je ne suis point au fait des mœurs, de la façon de penser, des lumières de cette nation pour donner à ma piece ce gout de terroir qu'on y cherchera. Me feriés-vous bien la grace de me prêter ce Bartram? Pour peu qu'il en dise, cela me suffit.

Brugg ce 5 Juillet 1756.

Zimmermann.

89.

(Bern Bd. 50, Nr. 54).

Il est bien glorieux de pouvoir dire vis à vis de M. de *Voltaire* nihil admirari. Vous le pouvés, et il n'y a jusqu'aux Dames de Lausanne (à ce qu'on vient de me dire) personne qui ne

vous mette beaucoup au dessus de ce fameux personnage. Pour les faibles des grands genies il est si constant qu'ils en ont, et quelquefois de bien grands, le tout à proportion qu'on ne sauroit assés vous louer de l'indulgence que vous avés pour eux.

Je ne voulai pas parler de Cleghorn, mais d'*Armstrong* en dernier lieu. J'ai vu du depuis que l'un et l'autre est ajouté à la collection de vos voyages. Je suis d'ailleurs assés au fait de la situation du fort Philippe. M. *Frölich* y a été deux fois, et c'est un livre ouvert qu'on peut consulter sur tout ce qu'on veut. Vous m'avés mandé une grande nouvelle, nous ne savions rien de cette bataille du 29 ou 30 si non qu'on en pouvoit presumer une, mais il paroit que vous en ignorés l'evenement. Dieu benisse les armes des Anglois, tout est pret ici pour faire du punch à leur honneur la semaine qui vient.

Un homme qui a l'honneur d'être sous votre protection ne peut qu'être bien reçu partout. Si ma dedicace n'offensera pas M. *Freudenreich*, elle me cause par contre bien du chagrin sans que ce seigneur y ait la moindre part. Elle est datée du 7 Avril, j'ai promis en consequence de presenter mon livre ou ma brochure sur la fin du même mois; mais comme on n'en pouvoit pas achever l'impression pour la foire de Leipzig, il m'a fallu attendre pendant 7 semaines le retour de Heidegger, en suite il n'y eut que delai sur delai, sans rime et raison à la maniere des libraires que vous n'ignorés point. J'ai les pre-

mieres feuilles depuis tout ce tems là entre les mains, mais les autres tarderont encore quelques semaines. Le Ms n'etoit pas entre mes mains pendant tout cet intervalle, mais je pouvois ajouter aux notes quelques remarques historiques tirées d'une lettre de M. de la Calmette (?) à M. *Wertmüller*, auteur von den vier Stuffen des menschlichen Alters, qui est un très galant homme avec lequel je suis beaucoup lié. Comme vous n'aimés pas Monsieur de me voir en qualité d'auteur, je risque fort rarement de vous parler de mes petites affaires de ce coté là.

Je ferai bon usage de votre sentiment sur la logique. J'ai bien prevu qu'il sera à peu près dans ce gout là, ce qui me rejouit beaucoup.

Ce Bartram me fera en verité plaisir pourvu que vous n'ayés pas trop de peine à le trouver.

Je suis fort bien avec M. Tscharner le 2e quoiqu'il m'ecrive rarement. Je ne parlai precisément que de ces amis Goettingiens avec les quels comme vous savés j'etois fort lié. M. *Langhans* par ex. a fait faire des vers contre moi qui sont audessous du miserable. Je l'en ai payé par une Ode an die Schwindsucht qui a bien fait rire des gens de beaucoup d'esprit et que j'ai mis par de bonnes raisons entre les mains de M. votre frere avec lequel je ne suis point lié d'ailleurs. Vous l'avés vu sans doute. Si cela ne suffit pas à la societé Langhansienne, en moins d'un clin d'œil ils verront d'autres satires, toujours gaies, mais un peu cuisantes. M. *Ith* qui observe un silence meprisant envers moi et qui en est aussi, ne seroit pas bien en sureté non plus.

J'ai vu hier M. le g. *Tscharner*, il m'a montré une lettre de L. L. E. E. du senat qu'il venoit de recevoir dans la quelle on lui dit de faire traiter une folle dont on le charge wie gewohnt durch einen Medicum, et au bas de la page on lisoit de la main de M. le chancelier durch einen Medikum von Brugg. M. le gouverneur me demande là dessus si jetois renommé pour la cure des foux? Je lui repondis que je n'en savois rien. Il balança, il chercha d'autres explications et d'autres commentaires, enfin il me dit de prendre la liberté de vous demander, si c'etoit vous peutêtre qui aviés donné ce conseil en senat? et si le medecin en question etoit votre très humble serviteur que voici? En attendant M. Tscharner a pris l'essor, et je dois aller voir la personne aujourd'hui.

Mlle *Haller* m'a demandé sur le commencement du mois de May ce qu'on me devoit pour mes traductions d'une façon que je croyai ne point devoir repondre à sa lettre. Je n'y pensai absolument plus, et hier arrivent avec une lettre de la part de Miss Susette deux Louisneufs que je n'aurai absolument accepté, si Me Meley et ma femme n'avoient pas fait tout au monde pour me faire sentir que nous serions egalement brouillé pour cette affaire, quandmême que j'aurai renvoyé la moitié de cet argent pour le moins qui est absolument de trop. Il est singulier que les gens vous fassent de presents aussi considerables parcequ'ils sont piqué contre vous.

L'election d'un nouveau Professeur à Berne me tient fort au coeur, je m'interesse beaucoup

pour M. *Stapfer* et je crois que M. *Ernst* ne le devienne.

Nous avons eu ici pendant 2 mois M. *de Werdt* de Toffen entre les mains de M. *Vätterli* qui s'est retourné je crois avec lui à Berne. L'affaire de *Burlin* pour laquelle ces deux messieurs doivent s'être beaucoup interessé, vient d'être terminé comme vous savés par L. L. E. E. du senat au grand contentement de nos magistrats.

Heidegger a apporté de la foire de Leipzig un très grand nombre de livres. Je pense que vous vous faites donner ses catalogues.

Dans ce moment (lundi 8 heures du matin) on me fait parvenir une diabolique nouvelle qui vient de Geneve, voici ce qu'elle porte: « La redoute la Reine et fort Marlborough ayant été emportés d'assaut avec perte dit-on de 600 hommes. Il y eut le 27 à 11 heures du soir un assaut general à tous les autres ouvrages exterieurs qui furent emportés, on varie sur cette perte. Le 28 le commandant demanda à capituler. M. de *Richelieu* donna 6 ou 12 heures pour en deliberer ce qui fut agréé et signé le 29 au matin. Le commandant n'avoit plus que 500, d'autres disent 1500 hommes, on leur accorda les honneurs de la guerre. On ignore les autres conditions. Le duc de Fronsac a passé mercredi à Lyon porter en cour la nouvelle, et le comte d'Egmont le suivit avec les details dont on attend de Lyon un imprimé par le premier courrier. »

Brugg ce 12 Juillet 1756.

Zimmermann.

90.
(Bern Bd. 50, Nr. 56.)

J'ai reçu Bartram et je vous en suis très redevable.

Le 14 des officiers de distinction ont pretendu à Zuric d'avoir des lettres de Berlin qui portoient que le Roi de Prusse etoit parti le 5 de ce mois avec une puissante armée pour envahir la Bohème, les gasettes n'en ont rien dit cependant. En ce cas là vous seriés reconcilié avec le systeme politique de ce monarque.

Ils est très indifferent Monsieur que mon poëme gemisse un mois plutot ou plus tard dans la boutique d'un libraire, semblable à une vieille fille qui attend des amants. L'impatience est fort commune en toute chose auprès les gens un peu actifs, sie ist ein Naturfehler, disoit un homme d'esprit, den alle Leute, die um uns sind, verbessern helfen, wenn wir es gleich selbst nicht thun.

J'ai reçu les 2 Louis le 11. J'en ai remercié Mlle Haller le 12, votre conseil est arrivé le 15, ainsi malheureusement pour moi trop tard. Je suis charmé au reste de voir qu'on m'a envoyé ce qui est de trop non pas par pique, mais sur vos ordres dont je vous ai bien de l'obligation.

M. de *Brunn* ne m'a jamais ecrit encore; pourriés-vous me donner de ses nouvelles?

Oserois-je vous demander Monsieur ce que vous pensés du 2e volume de la Messiade? La poesie mene quelquefois à quelquechose, *Klopstock* a trouvé un parti de 40000 Ecus à Hambourg.

J'ai lu il y a quelques jours les Briefe über den Zustand der schönen Wissenschaften in Deutschland, les auteurs prennent très fort votre parti contre ce *Gottsched* cet homme de rien qui ne cesse de faire eclater la haine ridicule qu'il a contre vous. Ils font peu de chose de M. *Bodmer* etc.

Brugg ce 19 Juillet 1756.

Zimmermann.

91.

(Bern Bd. 50, Nr. 57.)

Je vous suis bien obligé Monsieur et très honoré Patron pour les vers que vous avés bien voulu me communiquer. Oserai-je vous prier de corriger ma copie et d'y suppleer ce que je n'ai pas pu lire dans l'original? et voudriés-vous bien me permettre de les faire imprimer?

Il est singulier que vous avés si mauvaise opinion d'un homme qui consacre une partie de son tems au public. Que seriés vous Monsieur sans vos ouvrages? Praticien très celebre dans Berne. A Dieu ne plaise que je me mette en parallele avec vous, mais il me semble que vous ne devriés pas refuser si constamment un plaisir à d'autres que vous vous êtes permis si souvent.

Si je jouai tous les mois une fois au quadrille, au piquet ou au whist, je suis sur que vous ne me blamerés pas; pourquoi me blamés-vous Monsieur quand une fois par mois je m'amuse à faire des vers? Mess. *Ith* et *Langhans* sont sans doute des praticiens appliqués, on les trouve quelquefois en compagnie, à la platte-

forme, aux remparts, à l'Engi; ils n'y sont pas pour tater les pouls aux passants, et on ne les estime pas moins pour cela. Je suis rarement en compagnie et rarement à la promenade, je ne prends aucune part aux divertissements de mes citoyens, leur dois-je être meprisable, s'ils savent que je suis appliqué chés moi?

Vous avés encouragé la plupart de vos disciples à se produire dans le monde. J'observe quant à moi constamment le contraire, et je sais pourtant que vous me voulés beaucoup de bien. Comment resoudre ce probleme? Rien de plus facile, vous avés mauvaise opinion de tout ce que j'entreprends. Moi aussi, mais contés-vous le courage pour rien? Si je vis encore 20 ans, on saura alors à quoi il sert.

Que vos medecins de Berne pratiquent le matin et ce promenent le reste du jour, j'en ferai autant le matin, et je resterai chés moi après le diner. Qu'ils jouent quelquesfois, je ferai quelquesfois des vers. Voyons dans la suite si je suis allé aussi loin qu'eux.

La nouvelle du Roi de Prusse a eté fausse. J'en suis faché.

J'aurai l'honneur de vous communiquer les lettres en question.

Tous les hommes de bon sens se sont recrié contre ce sermon de croisade à la fin des *sympathies* dont je serai curieux de savoir votre opinion. Vous savés que ce petit livre, die Betrachtungen über den Menschen und die Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen sont de M. *Wie-*

land qui est par parenthese un jeune homme de 23 ans.

Vous m'avés donné une fort bonne nouvelle en me disant que Me Vandenhoek va ceder le privilege de la Physiologie à Bousquet. Cet ouvrage y gagnera beaucoup.

Comme je suis un pecheur obstiné, je vous parlerai hardiment de poesie. Je ne conte point de me servir jamais des rimes. Il est vrai que je prefere un poeme rimé à un poeme qui ne l'est pas caeteris paribus. Mais je n'ai pas la patience de les chercher, et je crois qu'un homme qui n'a que très peu de tems à donner à la poesie, fait bien s'il choisit les routes les plus aisées.

Je pourrai bien faire des Hexametres, mais il me paroit qu'ils ne trouvent aucun credit et qu'on ne les lit pas. Les vers alexandrins non rimés choqueront de même la plupart des lecteurs parce qu'ils sont moins communs encore que les hexametres. Il reste plusieurs genres encore. Quelle est, selon votre opinion Monsieur, la mesure la plus roulante, la plus harmonieuse, la moins desagreable pour une ode, pour un poeme didactique surtout quand on veut negliger la rime ?

Que vous avés trouvé une route admirable dans la Poesie! Vous appellés ces vers à la memoire de Me Darjes simples, je les trouve tels et par cette même raison excellens et dignes de vous. Il me semble que M. Wieland auroit plus de reputation, s'il avoit suivi votre exemple,

comme il l'a fait au commencement. A vous soit-il dit, M. B(odme)r ne l'auroit-il pas gaté veritablement?

La promotion de mon ami *Stapfer* me fait une joie infinie. Il est bien glorieux pour L. L. E. E. d'avoir pu se mettre une fois si noblement au-dessus du civisme ce monstre odieux. Qui est ce *Durand* qui dans le dernier Mercure de Neufchatel fait si amplement le panegyrique de la Republique de Berne?

J'ai lu le voyageur journaliste et je vous en suis très redevable, il m'a passablement ennuyé, et je n'y ai absolument rien trouvé qui put servir au but que j'avai et que je n'ai plus. I conjectured (dit-il) it to be a hymn to the great spirit as the express it. Il ne vaudroit pas la peine de fondre un poeme sur une conjecture de M. Bartram.

Je viens de recevoir une lettre de M. Herrliberger qui me renvoie le prospectus de votre vie que je lui ai donné il y a un an et demi. Votre portrait va être publié et il me prie d'ajouter à ma petite piece ce qui vous est arrivé de remarquable depuis le mois d'Avril 1755. Je vous prie donc M. de me le marquer, le principal sera la vocation du Roi de Prusse, la nouvelle vocation pour Gottingue, mais j'ignore de l'un et l'autre les circonstances et la date. Je ne sais si on vous a associé à de nouvelles academies? Enfin vous me ferés très grand plaisir de me donner là dessus les instructions necessaires.

Lundi le paquet partira pour être remis au coche à Aarau.

Brugg ce 24 Juillet 1756.

Zimmermann M. D.

L'inoculation justifié de M. Tissot est traduite en allemand. Je lui en enverrai un exemplaire au premier jour.

92.

(Bern Bd. 50, Nr. 59.)

J'ai l'honneur de vous presenter mon poeme sur la destruction de Lisbonne.

Ce que vous m'avés dit par rapport à ma poesie est sans replique. Je puis vous assurer que vous m'avés persuadé, et que je ne me melerois point de ce metier, bien entendu que l'amusement d'une après dîner, reiteré peutêtre de 2 mois en 2 mois dont on ne fait point part au public, ne merite pas ce titre.

On ma prié d'inserer du moins vos vers pour Me Darjes dans les Vermischte Schriften, ce que je refuserai, si vous les voulés.

Vive l'esprit et surtout le votre! Ce trait « Huic calcaria » a operé merveilleusement sur moi. Je vous avoue à present Monsieur que je vous voulai (proh dolor!) veritablement du mal de ce que vous me sembliés decourager dans mes petites entreprises litteraires. Mais ce mot me fit sentir subitement que j'avois raisonné en veritable blockhead et que vous êtes l'homme du monde qui s'interesse de la façon la plus sensée pour mon bonheur.

L'iter veragricum sera sans doute ecrit d'une façon bien differente de l'iter Helveticum de 1731 et 1734 qui etoient proprement destiné aux botanistes. M. Tissot le traduira sans doute?

Je pense que Mlle votre fille devoit payer son tribut à la nature. Les chaleurs passées, tout ira mieux à ce que je me flatte.

Je ne scai pas si j'ai eu l'honneur de vous dire combien M. *Ehrhard* fut ecstasé de l'offre gracieuse que vous m'avés fait pour son fils. Il veut l'envoyer à Berne au printems prochain, et il aura l'honneur de vous ecrire.

Brugg ce 31 Juillet 1756.

Zimmermann.

93.

(Bern Bd. 50, Nr. 61.)

Je serois bien heureux si vous aviés trouvé mon poeme sur Lisbonne supportable. Mais à juger de ces traits vifs que vous y avés vu en quantité, je ne puis pas me flatter de cet avantage.

J'ai pensé que de certaines choses pourroient bien vous deplaire, aussi n'ai-je pas osé vous presenter mon Ms. comme je l'aurois bien souhaité. J'ai voulu faire ma cour à M. Haller agé de 20 ans, ayant desesperé de pouvoir la faire à M. Haller agé de 50. Ces amis qui ont trouvé dans ce poeme des traits satiriques n'étoient apparemment pas longtems occupé à les chercher. Je ne connois ni ce M. de *Sekendorf*, ni ses Poesies, ayés la bonté Monsieur de me dire ce

que c'est que ce poete dont je n'ai jamais entendu parler?

Nos compatriotes ont bien raison de supposer que tout homme a ses plaisirs. Les uns les trouvent chés une fille de joie, d'autres au Posthaus, d'autres au Distlizwang, d'autres dans leurs Etudes même. A Paris j'irai à la Comedie, à Londres à Vauxhall, à Berne à l'Engui (sic), mais à Brugg je ne goute de plaisirs que ceux que me fournit mon cabinet. Toutes les compagnies m'ennuyent, je n'aime point à me promener seul, je deteste tous les jeux; ainsi il me reste assés de tems pour des lectures, de petites occupations qui ne sont pas precisement de mon metier.

La confiance pour un medecin ne se fonde que sur ses succés. Je n'ai point à me plaindre des personnes qui veulent bien se servir de moi.

Si on peut ecrire des bibliotheques en Suisse sans que le public en ait connaissance, un medecin ne se fait par consequent aucun tort, s'il travaille quelque fois pour la presse. Les honneurs etrangers, si on est assés heureux d'en obtenir ne derogent rien dans la patrie, et il me semble que c'est l'unique moyen à se faire veritablement estimer de ses citoyens, si dans le monde il y a un moyen pour cela.

La pratique merite tous les eloges que vous lui donnés, est c'est bien ce que j'ambitionne le plus dans le monde que d'être bon praticien. Mais comment se distinguer d'un A, d'un B, d'un C? Lisés vie de M. Haller p. 122.

Voudriés-vous bien me faire la grace de me prêter la traduction Italienne de votre memoire sur l'irritabilité, de la these de Castell etc? Je ne saurai ni où l'acheter ni où la chercher seulement.

Les ouvrages communiqués sur l'irritabilité paroitront apparemment bientot?

Les epigrammes dans les lettres de *Nicolai* sont ce qu'il y a de plus mauvaix. Comment les Allemands peuvent-ils toujours comparer les Suisses à des paysans et ne les faire parler que de fromage?

M. *Freudenreich* a reçu ma dedicace très gracieusement; il m'a tout de suite recommandé d'une façon extremement forte à M. l'avoyer Zimmermann qui en etoit très capot. C'est bien ce qu'il pouvoit faire de mieux pour moi, aussi est-ce l'unique raison pour laquelle je veux faire la cour à autant de seigneurs de Berne que je puis. Dès qu'il s'agit d'une vacance ici, c'est trop tard de solliciter des recommandations, il faut tacher de les obtenir d'avance. J'ai beaucoup fait ma cour à M. *Sinner* de Gessenai, il auroit souvent eu occasion de parler de moi à Mess. Zimmermann, mais il ne l'a pas fait.

J'ai eu l'honneur de diner deux fois de suite avec Messeig. les Deputés à Bade. M. le tresorier a bu à votre santé, et il m'a chargé de vous le dire. J'en ai eté reçu d'une façon extremement gracieuse. Il est singulier que je me tire infiniment mieux d'affaire avec Messieurs de Berne depuis que je suis ici. A Berne j'etois timide et

par consequent méprisé, à present j'ai un peu d'assurance, et on est poli avec moi.

Je me flatte que vous serés mieux à present, et que votre accés de fievre n'ait pas eu des suites dont je vous prie très fort de m'informer.

J'ai vu ici il y a 15 jours M. *Schmid* conseiller de legation de M. le Duc d'Eisenach et Weimar dont il a quitté le service avec une rente viagère. Il restera à Thalheim chés M. le ministre son père peutêtre pour 3 semaines, peutêtre jusqu'au printems prochain. Son dessin est de retourner en Allemagne où il conte d'être employé.

M. Langhans dit que vous ferés une preface à un système de medecine pour la Suisse au quel il est occupé avec M. Ith et *Maser*. Cela est-il vrai?

M. Vätterli est toujours à Berne avec M. de Werdt. Apparemment il viendra souvent chés vous? Les absences font plus de tort à un medecin que les livres.

M. le professeur Stapfer est ici à Brugg. Il est glorieux de ce que vous lui avés donné la permission de vous venir voir de tems en tems, il en profitera aussi que vous voudrés bien le permettre dans la suite.

Brugg ce 14 Aout 1756.

Zimmermann.

94.

(Bern Bd. 50, Nr. 74.)

J'ai l'honneur de vous renvoyer la collection Italienne dont je vous remercie beaucoup. J'y

joins une brochure de ma façon qui a paru depuis peu.

J'etois fort en peine pour votre santé. Votre lettre du 25 Aout m'a cependant rassuré totalement.

Oserois-je vous prier Monsieur de m'expliquer un passage de cette même lettre que je n'ai pas pu lire. « Vous n'aurés (dites-vous) ni B ni C à Brugg, si votre application unique à votre art est accompagné des succés dont vous faites quelquesfois mention. » C'est une reflexion que vous avés sans doute fait pour mon avantage, et je voudrai bien la comprendre. —

Le livre de M. Langhans doit être pret. M. Ith n'y a pas encore fourni ce qui est tombé en son partage. Ces messieurs guerissent actuellement tous les verolés à Berne sans salivation en 10 jours disent-ils.

On m'a annoncé l'arrivé de M. *Ritter* dont on dit beaucoup de bien. Apparemment qu'il ne vous aura pas rencontré chés vous.

Si vous avés entre les mains une feuille de rebut de la nouvelle Physiologie, vous me ferés grand plaisir si vous vouliés bien me la faire parvenir. Je suis charmé qu'elle soit en train.

[Datum fehlt.]

Zimmermann D. M.

La reponse de M. Klaproth est imprimée, de même que la lettre qui la suit.

95.

(Bern Bd. 50, Nr. 76.)

Je suis bien mortifié de vous avoir fait de la peine par des allegations indiscretes de vos ouvrages. Vous pouvés conter qu'il n'arrivera plus rien dans ce gout là.

Il paroit que M. Bousquet veut agir envers vous, comme *Wetzstein* l'a fait à l'occasion du methodus studii medici; il a grand tort, n'etant que trop heureux de ce que vous avés bien voulu confier à lui cet ouvrage immortel. Apparemment qu'on en aura bientot le I volume? Je manque de patience pour l'attendre, et toute Europe pensera de même. M. Bousquet ne feroit-il pas bien de chercher un traducteur anglois pour le publier en même tems à Londres?

L'ennumeratio stirpium augmentera bien du double. Me Vandenhoek s'en trouvera d'autant mieux qu'elle pourra sans doute employer toutes les planches de la premiere edition.

Comment pouvés-vous suffire Monsieur à ces traveaux immenses? Votre employ vous prend beaucoup de tems, les visites encore plus. Après cela je crois que vous avés vos degouts, vos malaises, tout comme le reste des hommes. Votre santé est-elle toujours bonne, et ne craignés-vous pas que cette contention d'esprit ne vous ramene la goutte plus vite qu'elle ne viendroit sans cela?

Ce M. Missa (?) que j'ai vu à Gottingue se fait connoître à Paris malgré tout son histoire naturelle sur un pied fort desavantageux. Cette lettre forgée du pretendu Mylord Plunked sur

l'etat actuel de l'inoculation dans les Isles britanniques, ces fausses allegations de M. Bourdier (?) et du duc de *Biron* en faveur de son pitoyable systeme, enfin ces lettres à M. *Cantwell* m'annoncent un mauvaix esprit et un petit genie dans la personne de ce Docteur regent de la faculté de Paris.

L'inoculation sera sans doute reçue à Berne? Mess. Ith et Langhans sont des medecins bien capables de faire gouter au public une pratique nouvelle. Je n'ai inoculé personne encore, je commencerai cependant par mon propre enfant.

Oserois-je vous demander des nouvelles de M. et de Me Jenner? Je n'ai plus aucune liaison avec eux. Je n'apprends rien non plus de M. votre fils dont les lettres me seroient toujours infiniment agreables.

Brugg ce 25 Septembre 1756.

J. G. Zimmermann.

Oseroi-je vous prier Monsieur de me dire ce que c'est que le travail suivant: Abhandlung des Herrn von Haller von den empfindlichen und reizbaren Theilen des menschlichen Leibes verdeutscht und geprüft von D. Karl Christian Krausen. Leipzig 1756. 4°?

96.

(Bern Bd. 50, Nr. 78.)

Ma famille etoit bien alarmée la semaine passée. Dimanche ma femme prit une très forte fievre à la suite d'autres incommodités causées

par le mauvaix tems; elle se trouvai inflammatoire par une saignée que je lui fis faire lundi. Son accouchement devoit se faire precisement vers ce tems là. Jugés de ma frayeur. Dieu voulut que la fievre cessa totalement jusqu'au mercredi avant diner. Jeudi à 2 h. et demi elle accoucha le plus heureusement et le plus facilement du monde d'une fille très bien conformée et bien portante. La tristesse ceda à la joie. —

Bousquet mettra-t-il votre portrait à la tête de la Physiologie? Mais ce ne sera si Diis placet pas celui qu'a fait graver Me Vandenhoek.

Je ne suis pas surpris que vous soyés gai dès que vous digerés bien. Non seulement notre humeur mais nos opinions même semblent dependre de la digestion. Sans doute que la digestion a été fort mauvaise chés *Diderot* lorsqu'il se moqua des causes finales.

On m'ecrit que M. Ith et Langhans s'occupent toujours de leurs specifiques. Cela ne fait-il-pas plus de tort à un medecin que des ouvrages sur telle partie des sciences? Expliqués-moi si vous plait un mistere? Pourquoi vous opposés-vous de toutes vos forces à l'essor d'un disciple pour lequel vous eutes (outre cela) bien des bontés, pourquoi ne voulés-vous absolument pas permettre qu'il fasse ce que des milliers de medecins on fait à leur très grand avantage? Pourquoi defendre à un medecin d'ecrire par ex. sur les temperamens, pendant qu'il en est question tous les jours dans la pratique de la medecine? et que rien au monde ne seroit plus

capable de donner de l'opinion à mes malades que de savoir simplement que j'ai traité cette matiere là dont il n'y a pas jusqu'à la moindre femmelette qui en parle? M. Ith et Langhans deviennent de veritables ch(arlatan)s, vous ne vous y opposés pas, vous les laissés aller leur train. Vous dites Monsieur que vous cherchés le bien de l'un, et vous laissés courir à leur perte les autres qui vous touchent de beaucoup plus près. C'est une chose qui me pese, qui me revient toujours dans l'esprit, et que je ne scaurois expliquer. Pardonnés-moi Monsieur ma franchise, vous savés mes sentimens à votre egard, je les ai prouvé au public, il m'est permis d'être surpris de la façon de penser extraordinaire que vous avés envers moi, ce disciple qu'on devroit croire jouir en plein de votre protection. Ces questions Monsieur et très honoré Patron sont un peu indiscretes. Mais en voilà la raison. Je roule bien des projets litteraires dans ma tête, peu à peu si Dieu me donne la santé, ils seront executés les uns après les autres. Si je n'aplanis pas d'avance les difficultés qui se presentent de votre part, vous serés indigné contre moi à la publication de chacun de mes ouvrages, et je me reprocherai à moi-même de n'avoir pas taché de prevenir pour moi le plus grand des desagréemens, celui de vous deplaire.

Il paroit que vous ayés vu et lu les reflexions sur la solitude, mauvaise brochure qui ne dit rien du sujet qu'elle annonce qui n'a été ecrite que pour quelques personnes qui ne meri-

toient pas qu'on leur repondit publiquement, et que j'ai eu très grand tort de faire imprimer. C'est une sottise qui m'empechera d'en faire d'autres de ce genre. J'ai lu les Pensées philosophiques, elles m'ont deplu. J'ai cité des pens. sur l'interpretation de la nature ce qui ma plu. Cela s'appelle n'avoir pas des prejuges et ne point condamner un homme pour quelques fautes, dès qu'il a un age plus mur il ne peut que se repentir. Quant à mon atheisme, ou à ma tirade athée, je crois que vous me badinés tout serieux que vous êtes. *Diderot* a dit : «Combien d'idées absurdes, de suppositions fausses, de notions chimeriques dans ces Himnes que quelques defenseurs temeraires des causes finales ont osé composer à l'honneur du createur ! Au lieu de partager les transports de l'admiration du prophete et de se crier pendant la nuit, à la vue des etoiles sans nombre, dont les cieux sont eclairés, coeli enarrant gloriam Dei, ils se sont abandonnés à la superstition de leurs conjectures ; au lieu d'adorer le tout puissant, ils se sont prosterné devant les phantomes de leur imagination.» (Cp. 85, 86.) Est-ce là un athée qui parle ? Et celui qui dit qu'il ne faut pas aller trop loin dans cette science, merite-t-il le reproche que vous lui faites ? On est donc athée quand on croit que les defenseurs de la religion peuvent quelquefois se tromper. Je n'ai point condamné les recherches sur les causes finales, mais j'ai dit qu'il falloit en user avec modestie. —

Br. ce 4 Oct. 1756.

Zimmermann, D. M.

97.

(Bern Bd. 50, Nr. 81.)

Je suis très sensible à la part que vous prenés à tout ce qui nous regarde. —

M. *Wille* Allemand de nation a une grande reputation à Paris. Je suis bien charmé que ce soit lui qui doit graver votre portrait. Mais d'après lequel de vos desseins ou peintures doit-il le graver?

Quelle sorte d'experiences croiriés-vous Monsieur que l'on pourroit faire sur les temperamens? Il me semble que l'observation d'un medecin un peu attentif suffit pour en saisir les nuances. Peutêtre ne devrois-je point faire des differences entre observation et experiences et allors je vous entends. On doit ecrire aussi tard que possible; rien de plus vrai. J'ai payé mon tribut à la nature, et je resterai là, en pleurant les fautes que j'ai commises. Je voudrois pouvoir mettre toute ma vie à la composition d'un seul ouvrage.

La sottise qu'on a commis à Zuric le 6 de ce mois vous sera parvenue. Les portes ont été fermées, et courriers envoyé de toute part si non au nom de l'etat, du moins par Messieurs les baillifs. Je suis indigné de la façon de penser de mes compatriotes qui craignent si furieusement pour leur pays et leur religion pendant que l'on fait la guerre à 250 lieues de chés eux, et que les guerres de religion ne sont aujourd'hui qu'un être de raison.

Que dites-vous du Roi de Prusse? Je crois que vous êtes plus content de lui que l'année 1747 lorsque je vins à Gottingue. J'attends avec une impatience inexprimable les nouvelles des bons succés de ses armes.

J'ai diné jeudi avec M. l'abbé de St. Urban à Koenigsfelde. M. le gouverneur Tscharner scait se faire honneur dans l'occasion, et voilà ce que l'on ne veut pas croire à Berne.

Il se fait une traduction de Swift dont on se loue beaucoup à Zuric. Le traducteur doit être M. *Waser* Diacre à Winterthur.

Continués-vous toujours Monsieur de travailler pour Gottingue? Que sont devenu les relationes de libris novis? Ce journal seroit-il mort?

Br. ce 9 oct. 1756.

Zimmermann.

98.

(Bern Bd. 50, No. 83.)

Je suis dans une situation extremement triste. J'ai besoin de vos bons conseils, et surtout de consolation qui puisse soulager les angoisses de mon cœur. [Er fürchtet, seine Frau sei vom Stillen auszehrend geworden und beschreibt ausführlich ihren Zustand.]

J'attends pour jeudi Monsieur vos conseils salutaires que je vous prie très humblement de m'accorder. Oserois-je vous prier d'ecrire votre lettre sur deux feuilles, une que je puisse mon-

trer à ma femme qui voudra absolument la voir, l'autre pour mon instruction. Il y a beaucoup de desordre dans cette lettre, je vous prie de me la pardonner, le coeur est affligé et l'esprit abattu.

Brugg ce 1 Nov. 1756.

Zimmermann.

99.

(Bern Bd. 50, Nr. 84.)

Après avoir reçu votre lettre du 2 Nov. j'ai commencé à regarder dans un autre point de vue la maladie de ma chere Epouse. Il est impossible, disiés-vous, qu'elle puisse avoir pris dans si peu de tems une maladie qui n'avance qu'avec lenteur. Voilà une grande raison. —

Je suis très mortifié que la goutte vous revienne sitot. Je vous souhaite autant de patience que j'en vois à votre confrere M. Frölich l'anglois, homme d'ailleurs d'un genie extremement vif.

Nous avons eu ici Mess. de *Diessbach* et *Mutach* pour les affaires de la monnoye. C'est une misere que L. L. E. E. veulent nous ruiner pour notre bien. Ils sont resolu de ce qui paroit d'avoir les yeux fermés à l'evidence. La peste nous auroit fait moins de mal que ces malheureux reglements des Pères de la Patrie.

Je fais bien des voeux pour votre chere santé et celle de votre enfant.

Brugg ce 10 Nov. 1756.

Zimmermann.

100.
(Bern Bd. 50, Nr. 87.)

Ma femme a eté retablie deux jours après la saignée dont j'ai eu l'honneur de vous parler le 10 Nov. et elle se porte bien du depuis. Nous vous sommes très redevables pour la part que vous avés bien voulu prendre à son etat et les remedes salutaires que vous lui avés indiqué.

Je n'ai point etudié les monnoyes, et je dois croire que nos souverains seigneurs sont dans le cas opposé. Mais ce sont des mechanistes qui font des machines en petit sans s'embarasser des moyens de les faire executer en grand. Le Roi de Prusse d'à present qui a aboli tant de mauvaix usages dans son pays et qui y a etabli tant d'ordre, n'est jamais parvenu à ne faire circuler parmi ses sujets que ses propres espèces, il se contentoit à la fin d'en demander pour ses droits et de laisser aller le reste. Vous croyés Monsieur que ce n'est que par obstination qu'on s'est opposé parmis nous au decrets de L. L. E. E. et que ce qui est possible vis à vis d'un voisin l'est vis à vis de l'autre. On a repondu à tout cela. Ne peut-on pas dependre plus ou moins d'un voisin? Je ne vous exposerai pas combien d'artisans, de manufacturiers, de marchands se ruinent sous mes yeux, mais je vous prie pour mon particulier de me dire où je dois trouver du pain pendant que je suis obligé de renvoyer tous ceux qui viennent m'apporter des interets ou payer des contes et dont je suis sur de ne pas être payé, dès que je les refuse comme je

fais. Appelés-vous cela une très petite incommodité? Elle est exorbitante.

Le mal ne cessera point, nous ne serons jamais assés fourni de votre argent, parceque vous reprenés tout ce que vous nous envoyés et que nous dependons tant de nos voisins qu'une grande partie de nos gens est obligée de prendre leur argent ou de perir manque d'occupation et de subsistance. Le detail là dessus est infini et il seroit à souhaiter que le legislateur eut eu les informations necessaires avant que de prononcer ce sanglant arret qui fait retentir d'un bout de notre province à l'autre les cris du desespoir et qui nous fait opter entre la misere et l'obeissance au souverain.

Malgré tout cela je prends sincerement part Monsieur aux desagréemens que vous avés a essuyer de M. de *Chavigny*. Je sais bien que le Roi de France n'ecriroit pas aux etats de Languedoc comme il a fait ecrire son ambassadeur à L. L. E. E. de Berne. Il est triste de se voir reduit à donner ou des marques publiques et humiliantes d'une foiblesse extreme ou de s'exposer à l'indignation d'une puissance aussi terrible que la France. N'auroit-on pas un peu l'obligation de tout ceci à M. le col. *J*(enner)?

Je viens de lire un livre tout nouveau qui meriteroit votre attention. Il est intitulé Empfindungen eines Christen. L'auteur M. Wieland. Que dites-vous Monsieur du second volume des annotationes academicae d'*Albinus*? Il paroit que l'auteur ne vous veut pas beaucoup de bien.

Brugg ce 27 Nov. 1756. *Zimmermann.*

101.
(Bern Bd. 50, Nr. 92.)

J'ai eté fort en peine pour votre santé, il paroit que vous vous portés bien. Cela me fait bien plaisir. — Quelles nouvelles avés-vous de Gottingue?

Je sens fort bien le poids de vos raisons pour le reglement sur les monnoyes. Malgré tout cela ne vaut-il pas mieux d'avoir du mauvaix argent entre les mains que de n'en avoir point du tout?

L'affaire du Regiment Jenner a excité l'attention du public. Je suis charmé qu'elle ait si bien tourné quoi qu'il n'y auroit pas eu de mal, si nos compatriotes avoient un peu appris les manoeuvres Prussiennes; car pour aller ramasser des lauriers en Bohème, à Dieu ne plaise qu'il en ait eté question! On dit que c'est M. de *Belp* qui a repondu à M. de Chavigny et ecrit une seconde fois au roi; ses lettres ayant eté preferées à celles que le conseil secret avoit projetté. Je suis très surpris que M. O(ugspurger) ait donné dans les vues de son beaufrère; en bon politique il devoit être du parti opposé. On dit des merveilles du discours que Son E. Tillier a prononcé en faveur du Regiment Jenner, sur quoi un membre doit avoir repondu, il paroit que S. E. en est le colonel, du moins y distribue-t-elle toutes les charges.

Le catalogue de Bousquet m'apprend que votre collection pratique est sous la presse. La verra-t-on bientot?

J'ai eté sur le point d'ecrire une dissertation sur la peripneumonie à l'usage de ceux qui ne savent pas ce que c'est que cette maladie là. Un bourgeois d'ici vient d'en mourir sous les mains de M. Fuchslin. — Est-il permis Monsieur que des gens comme cela pratiquent la medecine? Je n'ai de toute ma vie vu de plus grand blockhead ni de plus grand ignorant que cet homme là, egalement fait-il fort bien ses affaires, mais il faut être sot pour plaire dans le monde. Ma pratique iroit parfaitement bien, si mon public etoit plus grand. Je reussis autant que je pourrai le desirer dans mes cures, mais il n'est pas possible de faire sa fortune sur un si petit theatre. La reflexion est bien triste pour moi, et le mal sans remede. M. *Wetzel* a fait ses grandes affaires dans le Frickthal, Schwarzwald etc. qui est pavé de medecins à present. Comment faut-il que je me console?

Toute notre maison se porte bien par la grace de Dieu. Nous faisons mille compliments etc.

Brugg ce 27 Dec. 1756. *Zimmermann.*

On m'ecrit du Pays de Vaud que M. de Voltaire est mort en fumant sa pipe. Je ne vois pas que cela se confirme. On nous ecrit que vous etiés Monsieur des Pretendants pour le baillage de Wimmis? Cela seroit-il possible?

102.

(Bern Bd. 50, Nr. 95.)

Je ne scaurois assés vous remercier de la facon obligeante et gracieuse avec la quelle vous

repondés à tout que je prends la liberté de vous dire. Le memoire de nos Bourgeois part aujourd'hui avec la refutation du conseil. Eux-mêmes arriveront ce soir à Berne. Ils ont osé avancer des faussetés impardonnables dans leur ecrit, que ne diront-ils de bouche? M. le banderet Freudenreich m'a fait l'honneur de m'ecrire une lettre extremement gracieuse à ce sujet qui a produit ici un excellent effet. M. le conseiller *Fellenberg* m'a fait repondre à souhait par M. Stapfer, M. le b^t^ Ougspourger est absent. Des lettres comme celle de M. Freudenreich sont autant de recommendations pour moi chés M. l'avoyer Z. Si j'en recevois encore quelquesunes d'ostensibles, je serois immanquablement le premier conseiller, si l'affaire d'à present ne me donne l'exclusion pour le conseil des douze par le quel il faut premierement passer. Je vous recommende derechef les interêts de notre ville et les miens, persuadé que vous êtes très en etat de tourner l'affaire à souhait.

J'ai reçu Counsel pour lequel je vous suis très redevable. Un livre comme cela est lu dans quelques heures, mais voudriés-vous bien permettre que je le gardasse pendant quelque tems, parce que je serois obligé d'y revenir souvent? Je ne crois pas que vous puissiés avoir occasion d'en faire usage sitot.

Bousquet ne m'envoye point la Physiologie. Je pense que les autres tomes tarderont bien à paroître parce que vous êtes tant affairé.

Je me rejouis de voir le 2. volume sur l'irritabilité. Cette doctrine fait bien du bruit, je n'ai pensé à rien moins qu'à cela il y a quelques années. Les journaux de France m'ont appris combien que les medecins de cette nation s'opposent à l'evidence. —

Brugg ce 4 Janv. 1757.

Zimmermann.

103.

(Bern Bd. 50, Nr. 99.)

Je vous suis bien obligé pour preface et index des gazettes de l'année 1755 dont j'ai eu l'honneur de vous remettre le payement il y a quelque tems. Il me paroissoit bien que celles pour l'année 1756 n'etoient pas pour moi, et je n'aurois pas manqué de vous en parler dans ma premiere lettre. M. Gesner les aura aussitot que le messager de Zuric qui se trouve actuellement malade, pourra faire ses fonctions. J'ai remarqué que ces gazettes se changent et que le bon gout et le savoir c'est à dire vos articles, y prennent le dessus. Si les relationes vont recommencer, il est à souhaiter qu'elles soyent uniquement executées sur vos idées, ce qui sans doute n'est pas arrivé depuis le tems de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. On y parle trop peu de livres aussi. Vous voyés comme les comment. de reb. in sc. nat. et med. gestis ont pris vogue, peutêtre par cette raison là.

Si vous allés à Kulm je ne manquerai pas Monsieur de m'y rendre pour avoir le sensible plaisir de vous assurer des sentimens avec les

quels je ne cesserai de vous être attaché. Faites-moi le plaisir de me marquer dans la saison exactement le tems de votre arrivée sur ces lieux. Serois-vous logé chés le ministre ou à quelque chateau et accompagné par quelqu'un de Berne? M. Asche vous sollicitoit toujours de faire depuis Gottingue un petit tour à Petersbourg, oserois-je vous supplier d'en faire autant depuis Kulm à Brugg? Il y a je crois un fin plaisir à revisiter les lieux que l'on a vu dans le printems de son age. Vous passerés de Brugg à Zuric et de Z. à Berne.

Je crois que je me suis plaint dans une de mes dernieres lettres du trop peu d'etendue de ma pratique. Il y avoit ce jour là (comme dit l'admirable auteur du Rambler) something wrong chés moi. Depuis le nouvel an jusqu'ici j'ai eu plus de malades que jamais, et j'ose le dire autant de succès que possible —

Indiqués-moi Monsieur, je vous en prie, ce que vous connoissés de bien pensé et de bien ecrit, ancien ou moderne, sur l'amour de la Patrie, cet etrange sentiment qui naturellement ne devroit se trouver que dans un pays de liberté. Il y a quelque chose dans les epitres diverses, les lettres on the spirit of Patriotism et celles de S. Th. *Fizosborne.* Mais tous ces livres me manquent. Vous m'obligerés sensiblement par là.

Votre Physiologie est en grand train à ce que l'on m'ecrit. J'ai cru qu'il n'y auroit point

de citations, on me dit qu'elles prennent bien la moitié des pages. Cela est très utile.

Comment se trouve Me votre Epouse et votre chere famille? Je suis etranger par rapport à toutes mes anciennes connaissances, liaisons, estimes.

Mess. les intendants des monnoyes ont cité tous nos negociants à Berne. Cela fait grand bruit. Tout est secrettement en combustion. Des etrangers, financiers de profession, croyent que le gouvernement de Berne à fait une fausse demarche dans toute cette affaire.

Il court à Berne chés Mess. les senateurs et ailleurs un memoir dressé par M. le Dr. Vätterli et protegé par M. de Wehrt de Toffe, contre le pretendu despotisme de M. l'avoyer Z. de chés nous. On y veut demonstrer la necessité de changer la face de notre gouvernement, cause qui a dejà eté plaidée par quelques fois chés L. L. E. E. mais toujours sans effet, parce qu'il n'y a jamais eu que des mecontents qui se sont plaint. Voudriés-vous bien Monsieur me dire ce que vous savés sur cette affaire?

Brugg ce 27. Janv. 1757.

Zimmermann.

M. Bousquet m'a chargé de vous compter les 20 l. ci joints pour un livre qu'il m'a envoyé. Si vous le trouvés bon, j'en ferai autant dans la suite quand je lui devrai quelque chose. C'est pour les lettres sur les phisionomies (sic) du petit collet *Pernetti.*

104.
(Bern Bd. 50, Nr. 110.)

Je suppose que vous êtes de retour de Lausanne. Je suis extremement curieux de savoir comment vous avés trouvé cette academie et les changemens que vous y croiés necessaires pour en corriger les moeurs et la discipline?

Apparemment que vous voilà grand ami de M. Voltaire que vous avés vu paré du cothurne sur un theatre Lausannois. M. *Tronchin* doit avoir eté à Lausanne aussi, vous vous serés vu sans doute.

J'ai fait parvenir à M. Gesner ses gazettes, voici ce qu'il me dit du voyage de Lausanne que je lui avois annoncé: Nunmehr vermuthe, daß unser vortreffliche Herr von Haller die Zierde unserer Schweiz und ganz Europa wieder von Lausanne zurückgekommen sey und mit eben der Einsicht, Klugheit und Stärke des Verstandes daselbst die theologischen Sachen behandelt habe, wie er bisdahin alles von ihm unternommene auf einen großen Grad der Vollkommenheit gebracht hat.

Il y a de Kulm à Brugg 6 lieues ce qui est une traite. Depuis Brugg jusqu'à Zuric vous allés dans le même tems. Pourrai-je me flatter Monsieur d'avoir l'honneur de vous voir chés moi? Je serois trop heureux et doublement content de ma situation si vous vouliés me faire cette grace.

Vous me dites Monsieur qu'il ne convient pas que vous me marquiés les circonstances qui ont accompagné l'etablissement du Waysenhaus.

Ainsi je ne les scaurai jamais, parceque tout autre de mes patrons ou ami à Berne ne me les marquera assuremment pas. Notre nation est d'une paresse invincible pour de certaines choses qui me fait enrager cent et cent fois.

M. Ith m'a fait hier ses adieux par lettre. Lui et ses pillules partiront le 20 du c^t^ pour Londres. Bientot vous saurés à quoi vous en êtes avec vos disciples Suisses, leurs gouts et leurs inclinations se manifestent peu à peu. Il m'a mandé que M. *Emet* avoit la traduction de vos Poesies toute prête, je viens d'ecrire à cet Irlandois que je ne connois pas d'ailleurs et l'avertir (ce que M. Ith n'a pas songé de faire) qu'il a fait sa traduction sur une edition françoise tronquée et falsifiée, et j'ai prié M. Ith de lui apporter celle de Gottingue qui est plus litterale encore que celle de Zuric.

M. Ith m'a demandé s'il pouvoit faire traduire en anglois la description de la medaille de Moerikofer inserée quelque part dans un journal, je lui en ai fait une toute nouvelle calculée pour le public de Londres. Elle est en François, on la traduira en Anglois et la placera dans quelque magasin. Il m'a ecrit hier et je la lui ai composé hier manquant totalement de loisir, ayant eté obligé d'aller voir des malades à la campagne et de preparer nombre de remedes.

Que dites-vous des vers « Berne du fier Anglois » etc. Il semble que Voltaire est l'auteur. Le caractere Bernois se developpe dans les re-

ponses, il a fallu des injures pour les refuter. Helas combien de choses ne pourroit-on pas dire sur cette matiere là!

J'ai eu depuis le nouvel an plus de malades que jamais, mes ennemis plient, et mes envieux se retirent chés eux. Je travaille avec tout cela comme un miserable, et je suis très content de mon sort et de ma situation.

Brugg ce 7 Mars 1757.

Zimmermann.

105.

(Bern Bd. 50, Nr. 117.)

Madame.

Votre lettre m'a causé une joie extreme, et qui a augmenté à proportion du danger dans le quel s'est trouvé le cher malade. Je me souviens très bien de cette fievre de l'an 1749. Celle ci quoique d'une nature un peu differente ne devoit pas moins vous alarmer.

J'ai partagé ma douleur (hors de ma maison) avec M. Tscharner qui est à Königsfelde avec sa charmante epouse depuis 15 jours. Elle m'a parlé beaucoup de vous Madame, et j'ai trouvé qu'entre un certain nombre de personnes qui pensent comme elle sur votre conte, Berne ne pouvoit que devenir pour vous un sejour des plus agreables.

Je crois avoir felicité Monsieur l'Amman du mariage de Mlle votre fille, et c'est avec bien du plaisir que je vous repete mon compliment. J'ai perdu totalement de vue M. et Me Jenner. Un politique profond et une femme du monde ou-

blient facilement des connaissances qu'ils n'ont, pour ainsi dire, fait qu'à l'ecole.

L'esperance de vous voir Madame sur quelque baillage de nos environs s'est evanoui totalement, à moins que Koenigsfelde ne tombe en partage à la promotion de 1745. Quel bonheur pour moi si M. l'Amman l'obtenoit! et combien de poules n'auriés-vous pas à votre grand desagréement à gouverner!

Ne seriés-vous pas un peu curieuse de me voir avec deux enfants à mes trousses? Cela me sied cependant le mieux du monde. Il me semble que j'ai eu des enfants de toute ma vie, et je les aime, comme je suis accoutumé d'aimer, à cette petite circonstance de près que je ne les vois qu'au diner et au souper, qu'ils sont logé au premier etage et moi au troisieme.

Si ma femme souhaite de retourner à Berne ce n'est que pour vous Madame et je me flatte qu'elle feroit mieux votre conquete à present parce que sa taille est certainement mieux faite que vous ne la trouviés allors.

Je suppose que vous voyés souvent chés vous Mlle Susette Haller. Je l'aime toujours, et bientot je lui dedierai un ouvrage.

J'apprend que M. Ith que vous avés vu sans doute mille fois, debite copieusement ses pillules à Londres, j'en suis charmé, pourvu que le cerveau de mon ami Langhans soit en sureté.

Me Meley et ma femme à laquelle vous avés rendu la vie par votre lettre, vous felicitent de

très grand coeur du retablissement de M. votre Epoux et vous prient d'agréer leurs très humbles obeissances. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect Madame

Brugg ce Avril 1757.

Votre très humble et
très obeissant serviteur
G. Zimmermann.

106.
(Bern Bd. 50, Nr. 124.)

Vous êtes bien gracieux de vouloir toujours prendre part à ce qui me regarde. Les reflexions que vous faites sur ma pratique sont fort justes; j'aime assés mes devoirs, mais je suis encore dans l'age des plaisirs; ces plaisirs à la verité bien differens de ceux de vos citoyens et des miens, s'emparent quelquesfois de mon âme jusqu'à me faire oublier tout ce qui s'appelle chagrin et desagréement; ce sont les mêmes dont Ciceron a dit: adolescentiam alunt, secundas res ornant, adversis profugium et solatium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

J'ai un plaisir sensible de voir que votre guerison est assurée. — Je vous felicite du succès de l'inoculation auprès de Mlle Charlotte, car l'en est un, si le venin n'a pas pris. Pouvoit-on après tant d'experiences croire encore que par l'inoculation on auroit la petite verole une seconde fois? Me Tscharner m'a beaucoup

parlé de l'inoculation de M. son frère qui a rassuré un monde toujours superstitieux parce qu'il est ignorant. Il est beau que M. le senateur *Bonstetten* soit le premier citoyen qui pour une affaire de cette importance ait osé fouler aux pieds les prejugés d'un vulgaire aussi respectable.

Nos environs sont inondé de nouvelles. Depuis dimanche dernier cent lettres d'Allemagne nous parlent d'une bataille terrible qui doit s'être donné sur le Weissenberg proche de Prague en faveur des Prussiens; mais je ne vois pas encore que ce soit vrai, tout Prussien, tout nouvelliste, tout Kannengießer que je suis! Sur est-il que nous ne serons plus 15 jours aux ecoutes, la grande catastrophe ne peut qu'être prochaine.

Comment vont vos ouvrages Monsieur? Voudriés-vous bien me faire part de vos occupations, toujours si interessantes? Que fait-on à Goettingue en attendant les François? Etes-vous toujours dans la même relation avec ce pays-là?

Je pense qu'il ne sera rien du voyage de Kulm; il vaudra mieux de renoncer à ce plaisir peutêtre un peu ingrat que de risquer une seconde maladie.

Oserois-je bien vous prier de me confier pour 8 jours les gazettes litteraires de Gottingue pour l'an 1756 que je n'ai pas lu encore. Je ne connois qui que ce soit que vous Monsieur qui pourroit me procurer cet avantage.

On dit que M. Ith est à Londres et que les pillules vont bien. Je n'y comprends rien. Qu'est-

ce de plus que du mercure doux joint à quelque drogue purgative? —

Ou êtes-vous logé à present? Je crois que c'est avec bien du plaisir que vous avés quitté la maison de ville.

Je vois souvent et avec plaisir M. Tscharner l'historien. Il a bien l'air d'un homme de lettres, et ce qui est singulier, sa charmante epouse ne l'en aime pas moins.

Brugg ce 12 May 1757.

Zimmermann.

Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Namen, die im Register zu den Briefen in den früheren Jahrgängen aufgeführt worden, sind hier weggelassen.

Albinus, B. S. (1697—1770), Professor in Leyden.

Alembert, Jean d' (1717—1783), Mathematiker und Philosoph, Haupt der Encyklopädisten.

Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen: von Wieland.

Armstrong, John (1709—1779), Militär- und Hospitalarzt in London.

Bartram, Jean, amerikanischer Naturforscher und berühmter Reisender.

Biron, Ernst Johann, Herzog von Kurland (1690—1772).

Belp, Herr von (Br. 101), ist D. F. von Wattenwyl, Sohn des Schultheißen, † 1788.

Blauner, Niklaus (1713—1791), Professor der Mathematik in Bern.

Bonstetten (Br. 84), Emanuel Karl, 1748—54 Landvogt von Buchsee, später Säckelmeister und Mitglied des Kleinen Rates.

Briefe über den Zustand der schönen Wissenschaften in Deutschland, herausgegeben von Ch. F. Nicolai, Berlin 1755, mit einer Vorrede von G. S. Nicolai.

Brochure (Br. 94): „Betrachtungen über die Einsamkeit", Zürich 1756.

Bürlin (Br. 89) oder Bäurlin, Joh., von Brugg war seiner Ratsstelle entsetzt worden und appellierte an den bernischen Rat. Nach sorgfältiger Untersuchung der Sache (Berner Rats-Manual 1756, 229 p. 485, 230 p. 214, 231 p. 462) wurde er mit seiner Klage am 29. Juni 1756 abgewiesen und das Verfahren des Rates von Brugg gebilligt.

Cantwell, André, Prof. chirurgiae in Paris, † 1764.

Chavigny, Theod. de, französischer Gesandter in der Schweiz, † 1771 in Beaune.

Cleghorn, George (1716—89), Militärarzt auf Minorca.

Diesbach, Gottlieb von, 1747—49 Landvogt von Landshut, 1756 Deutsch-Säckelmeister, seit 1749 Mitglied des Kleinen Rates.

Distlizwang: Distelzwang, das Haus der adligen Gesellschaft an der Gerechtigkeitsgasse in Bern.

Ditlinger, Albert, 1755–61 Landvogt von Schenkenberg.

Durand, David (1681—1763), franz.-ref. Pfarrer, lebte vorübergehend in der Schweiz.

Effinger, Joh. Bernh., Herr von Wildegg, des Großen Rates 1735, Stiftsschaffner 1747.

Ehrhard, Friedr., geb. 1742 als Sohn des Pfarrers in Holderbank, gest. 1795 als kurfürstlicher Botaniker am Garten zu Herrenhausen bei Hannover.

Emet, Robert, irländischer Arzt, Übersetzer von Hallers Gedichten. Vgl. Zimmermanns „Leben des Herrn von Haller", S. 153.

Fellenberg, Joh. Rudolf, wurde 1756 in den Großen Rat gewählt (Br. 87).

Fellenberg, Daniel, 1746 Venner und Mitglied des Kleinen Rates (Br. 102).

Fitzosborne, Lord Thomas Osborne, Graf von Danby (1631 bis 1712), englischer Staatsmann.

Freudenreich, Abr., seit 1750 Venner in Bern. Z. widmete ihm die „Zerstörung von Lissabon", 1756.

Gottsched, (Br. 82): Gemeint ist die Zeitschrift: „Das Neueste aus der Anmuthigen Gelehrsamkeit", Leipzig 1751 bis 1762.

Jenner (Br. 88), Ferdinand, seit 1753 Stiftsschaffner.

Jenner (Br. 100), Samuel (1705—1779), seit 1751 französischer Oberst. Es handelte sich darum, ob das Regiment Jenner gegen die Kapitulation am Kriege gegen Preußen teilnehmen solle.

Krausen, Karl Christ. (1716—1793), Prof. der Anatomie und Chirurgie in Leipzig.

Lausanne (Br. 104). Haller hatte die Akademie zu inspizieren. Näheres bei Hirzel „Haller", S. 367 der Einl.

Lessings Journal (Br. 82): „Das Neueste aus dem Reiche des Witzes", Beilage zur Vossischen Zeitung, von Lessing redigiert.

Maison d'éducation (Br. 81): Das Waisenhaus, das mit großer Mühe von Haller erkämpft wurde.

Maison de ville (Br. 106): Haller wohnte als „Ammann" im Rathause.

Maser, Theodor, Arzt in Bern, Mitglied des Insel-Collegiums.

Morloth, Gottlieb, 1745 des Großen Rates in Bern, 1751 Landvogt zu Castelen, † 1756.

Münzmandat (Br. 99). Am 2. Juli 1756 wurden durch ein Münzmandat einige fremde Geldsorten ausgeschieden und die aargauischen Städte zur Exekution des Mandates ermahnt. „Alle Reichsmünzen ohne Ausnahme" waren verboten. Dies hauptsächlich bewog die Aargauer zur Reklamation (Berner Mandatenbuch 1628—1769). Das Schreiben der Aargauer vom 20. Juli und 11. August wurde am 8. Sept. abschlägig beschieden. Es „solle dabei bleiben". Auch die Antwort auf eine zweite Reklamation entschied

in diesem Sinne (14. Januar 1757). Einheimische und Fremde werden darin gleichgestellt. Zur Münz-Kommission gehörten: alt Schultheiß Tillier; Teutsch-Seckelmeister von Diesbach; alt Landvogt Mutach von Sumiswald; alt Landvogt Stürler von Neuß; alt Commandant Tillier von Aarberg und Friedrich Stettler, Böspfenniger. Der letztgenannte hatte den sog. Böspfennig, eine Steuer vom Trinkwein der Stadtburger, einzuziehen.

Mutach, Gabriel, 1735 des Großen Rates in Bern, 1746—52 Landvogt von Sumiswald, 1756 Mitglied der Münz-Kommission.

Nicolai, Friedrich (1733—1811), der Führer der Aufklärer. Die besagten Epigramme rühren von Ch. E. von Kleist her und finden sich S. 102 der „Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wisenschaften".

Nötiger, Quacksalber in Bern.

On est obligé etc. (Br. 80): Hallers Antwort auf diese Worte waren: „Non, Monsieur, il ne faut pas laisser aller le monde comme il va. C'est par ces sentimens que toutes les republiques ont péri. L'honnete homme fait son devoir et agit selon les mouvemens de sa conscience. Ses chagrins personels, la perte de sa fortune, l'inutilité des eforts, rien ne doit le dispenser de suivre cette premiere loi, de faire autant de bien qu'il est possible. C'est selon ces principes que j'ai toujours agi, que j'agirais toujours, et c'est la seule reponse que je puisse faire au souverain maitre qui me demandera l'usage que j'aurais fait de mon talent quel qu'il soit." (Bei Bodemann, S. 43).

Pernetti, Ant. Jos. (1716—1801), von 1766—1783 Bibliothekar Friedrichs II., gestorben in Paris.

Platteforme, les remparts, l'Engi (Br. 91): Die Münsterpromenade, die große Schanze und die Enge, die bekannten Promenaden Berns.

Promotion de 1745 (Br. 105): Damals wurde Haller in den Großen Rat gewählt.

Ragont à la Mode (Br. 82): Schrift Schönaichs, 1755.

Richelieu, Louis François Armand du Plessis (1696—1788), Neffe des großen Cardinals, französischer Marschall, eroberte 1756 Port Mahon. Der Herzog von Fronsac war sein Verwandter. Graf Egmont läßt sich nicht näher bestimmen. Jedenfalls war er kein Nachkomme Lamorals, dessen Familie 1707 erlosch.

Ritter, J. J. (1714—1784), Professor der Anatomie zu Franecker, Arzt der Brüdergemeinde in Gnadenfrei.

Rodt, Me, Frau des Hofschreibers Samuel R. in Königsfelden.

Schmid, Georg Ludwig (1720—1805), geboren in Auenstein, Legationsrat des Herzogs von Sachsen-Eisenach. Vielleicht ist er der Herr von Auenstein in Brief 58.

Schultheß, Joh. Georg (1724—1804), Pfarrer in Mönchaltorf, auch literarisch tätig als Übersetzer der griechischen Philosophen, Freund Bodmers.

Sekendorf, Veit L. v. (1626—1692), brandenburgischer Minister in Halle, schrieb geistliche Lieder und „Politische und moralische Diskurse über M. Annaei Lucani dreyhundert auserlesene lehrreiche Sprüche" 2c. in reimlosen Alexandrinern.

Stürler, Hans Rudolf, war 1748—54 Schultheiß von Thun.
Carl, 1752 Schultheiß von Burgdorf.
Franz Ludwig, seit 1751 Oberst in niederl. Diensten.

Tribolet, Sigmund, seit 1732 Landschreiber in Castelen.

Tronchin, Alex. (1709—81), Arzt in Genf, dann Leibarzt des Herzogs von Orleans.

Tscharner, Beat Jakob, geb. 1679, des Großen Rates 1718, des Kleinen 1741, Venner 1746 und 1758.

St. Urban: Abt war seit 1751 Augustinus Müller.

Bätterli, Arzt in Brugg, Zimmermanns Rivale bei der Bewerbung um das Physikat und seither sein Gegner.

Warburton, Will. (1698—1779), Bischof von Gloucester, gelehrter Kritiker.

Waser, J. H. (1713—1777), seit 1746 Diakon in Winterthur, vielfach literarisch tätig. Vgl. Hirzel: „Wieland und Künzli". 1891.

Wepfer, ein Enkel des berühmten Arztes H. J. W. († 1695) von Schaffhausen.

v. Werdt, Gabriel, von Toffen, 1745 Mitglied des Großen Rates, 1757 Schultheiß von Büren.

Wieland. Das steigende Interesse an Wielands Werken erklärt sich daraus, daß Z. seit 11. Mai 1756 mit W. in Korrespondenz war.

Wille, Joh. G. (1715—1818), berühmter Kupferstecher in Paris.